

Un autre projet plus hardi, était celui de remonter le fleuve et la rivière Richelieu, pour aller s'emparer d'une bourgade iroquoise et y passer l'hiver; mais ce projet était rendu d'autant plus difficile, que la poudre manquait; il n'en restait plus que quelques livres.

Champlain en était ainsi à faire des projets, lorsque, quelques jours après le départ de Boulé, on eut la nouvelle que trois navires étaient en vue de la Pointe Lévis. Pendant que le conseil convoqué par Champlain se tenait, une chaloupe arriva, envoyée par Louis et Thomas Kirtk, apportant la lettre suivante :

“ Monsieur,—Ensuite de ce que mon frère vous manda l'année passée que tôt ou tard il aurait Québec, n'étant secouru, il nous a chargés de vous assurer de son amitié, comme nous vous faisons de la nôtre et sachant très bien les nécessités extrêmes des choses auxquelles vous êtes, que vous ayez à lui remettre le fort et l'habitation entre nos mains, vous assurant toute sorte de courtoisie pour vous et pour les vôtres, comme d'une composition honnête et raisonnable, telle que vous sauriez désirer, attendant votre réponse, nous demeurons vos très-affectionnés serviteurs.

“ LOUIS ET THOMAS QUER,  
“ Du bord du Flibot.”

Champlain fit à cette sommation à laquelle il était impossible de résister, la réponse suivante :

“ Messieurs,—La vérité est que les négligences ou contrariétés de nos temps et les risques de la mer ont empêché les secours que nous espérons en nos souffrances, et nous ont ôté le pouvoir d'empêcher votre dessein, comme avons fait l'année passée, sans vous donner lieu de faire réussir vos prétentions, qui ne le seront s'il vous plaît maintenant qu'en effectuant les offres que vous faites d'une composition, laquelle on vous fera savoir en peu de temps nous y être résolus; ce qu'attendent plaira ne faire approcher vos vaisseaux à la portée du canon, ny entreprendre mettre pied à terre que tout ne soit résolu entre nous qui sera pour demain. Ce qu'attendant, etc., etc.

CHAMPLAIN.”

Ce fut le 19 juillet 1629, qu'eut lieu cet échange de correspondances; Champlain assembla de suite un conseil, et, vu l'état déplorable de la colonie et la parfaite impossibilité d'une résistance, on se détermina à capituler sous bonnes conditions.

Voici l'énoncé des exigences de Champlain.

Les capitaines Kirtk devaient montrer leur commission. On devait laisser la liberté à tout le monde, les officiers sortant avec leurs armes et tous leurs effets, les religieux avec leur effets et leurs livres, les soldats avec leurs effets et chacun une robe de castor.

Louis et Thomas Kirtk acceptèrent ces conditions et firent approcher leurs vaisseaux, deux pataches et le flibot et débarquer 50 soldats pour faire exécuter la capitulation et protéger Champlain, ses hommes et les habitants.

Champlain se décida à quitter la colonie. Il est facile d'assister en imagination à la grande et profonde tristesse de Champlain qui voyait ainsi s'évanouir son beau rêve et s'écrouler, en un instant, pour la France, cet établissement qui lui avait coûté, à lui, tant de peines, tant de voyages, tant de soins et qui avait absorbé une partie de sa fortune particulière.

La plupart des gens de Champlain et une partie des colons se décidèrent aussi à partir sur les navires des frères Kirtk qui devaient les transporter en Europe. Mais il y en eut plusieurs qui restèrent, entre autres, la famille Couillard, et Madame Hébert avec son nouveau mari, M. Hubou et leur famille, probablement aussi la famille d'Abraham Martin.

Quelques chasseurs restèrent aussi: Jean Nicolet et Jean Godefroi remontèrent chez les Hurons.

Le commis Lebaillif, Etienne Brûlé, Pierre Raie et Nicolas Marsollet passèrent au service des Anglais. Champlain fait d'amères reproches à ces hommes et il blâme surtout Marsollet.

Plus tard, en 1635-36 et 37, on retrouve Nicolas Marsollet interprète des Français, et ses descendants qui habitent le district des Trois-Rivières, ont toujours été de bons Canadiens. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces hommes qui prirent de l'emploi des frères Kirtk, ne firent rien contre les Français et ne suivirent point les Anglais dans leurs expéditions; ils devinrent engagés de commerce et voilà tout.

Nicolas Marsollet obtint plus tard de la compagnie Française la concession de trois petits fiefs, dont l'un, près du cap de Madeleine, reçut le nom de *Prairies Marsollet*. Avant de devenir seigneur, Marsollet s'était mis à la tête d'un petit parti, qui fit des tracasseries à la noblesse, à propos du pain béni.

(A Continuer.)

HISTOIRE NATURELLE.

ORNITHOLOGIE CANADIENNE.

LES CYGNES DU CANADA.

De temps immémorial, le littoral et les îles du St. Laurent ont été renommés pour l'abondance des oiseaux aquatiques qui les fréquentent et y couvent. Cette remarque, tous les voyageurs, tous les navigateurs, anciens et modernes, l'ont faite. Dès 1632 (1), les Pères Jésuites avaient remarqué, à l'entrée du golfe, ces deux rochers que Dieu semble, selon leur expression pittoresque, avoir placés au milieu des ondes comme des “colombiers” pour les oiseaux qui y séjournent, savoir: les Iles-aux-Oiseaux; plus tard, ils font également mention d'un nombre d'îles giboyeuses à l'excès, tel que l'Île-aux-Oies (2), qui, certes, ne dément pas son nom et qui est peuplée jusqu'à ce jour d'une multitude d'oies, d'outardes, de canards; tel encore les Îlets de Sorel et les Mille Îles qui fourmillent de gibier pendant la moitié de l'année, et la batture aux Alouettes.

Il en est encore ainsi dans le bas du fleuve, comme on le verra par l'extrait suivant, où l'on reconnaîtra la plume facile, le talent descriptif et l'esprit observateur de l'Abbé Ferland. “Le Labrador a ses charmes non seulement pour ceux qui y sont nés, mais encore pour ceux qui y ont passé quelque temps. La mer, avec l'abondance de son gibier et la richesse de ses pêcheries, avec ses jours de calme et de tempête, avec ses accidents variés et souvent dramatiques; la terre, avec la liberté, la solitude et l'espace, avec ses chasses lointaines et aventureuses, offre des avantages et des plaisirs qu'on a peine à abandonner quand on les a une fois goûtés. . . . Jacques-Cartier et les premiers navigateurs parlent avec admiration de la multitude d'oiseaux qu'on y trouvait. Quoique le nombre en soit bien diminué, il en reste assez pour fournir aux besoins des gens du pays si les déprédations cessent. Les Marmettes, les Mouniacs, les Goëlands, les Perroquets (espèces de Canards), les Pigeons de mer, sont bons à manger au printemps et à l'automne; mais durant l'été ils prennent un goût qui ne convient pas à tous les estomacs. Il n'en est pas de même des jeunes oiseaux, qui se mangent pendant tout l'été; la chair du petit Goëland pour le goût ressemble beaucoup à celle du Poulet. . . .

“La Grosse-Île (au Labrador), est un rocher ayant une longueur de quatre ou cinq milles, élevée et avancée à la mer; on l'aperçoit de loin dans toutes les directions. Ses rochers, ses grèves et ses baies sont riches en gibier. Au moment où nous y arrivons, (10 août 1859) des oiseaux s'agitent de toutes parts autour de nous: plusieurs familles de jeunes mouniacs s'enfuient sur l'eau, ayant des ailes encore trop faibles pour voler; les Goddes, pingouins en miniature, et les Cormorans nous adressent des injures du haut de leurs rochers; des Goëlands, des Corbeaux, des Hiboux, des Chouettes tournoient en poussant des cris d'inquiétude. . . . “Au large de la Grosse-Île sont plusieurs îlots, parmi lesquels est un de ceux où les Marmettes ont coutume de couvrir. Les Marmettes ressemblent aux Canards; elles sont très nombreuses dans les îles du Labrador. Elles déposent leurs œufs et couvent dans certaines îles isolées, qu'elles ont adoptées de temps immémorial et où elles reviennent tous les ans: on reconnaît d'une grande

(1) A l'entrée de ce golfe, nous vîmes deux rochers, l'un rond et l'autre carré; “Vous diriez que Dieu les a plantés au milieu des eaux comme deux colombiers pour servir de lieux de retraite aux oiseaux qui s'y retirent en si grande quantité, qu'on marche dessus; et si l'on ne se tient bien ferme, ils s'élèvent en si grande quantité qu'ils renversent les personnes; on en rapporte des chaloupes ou des petits bateaux tous pleins quand le temps permet qu'on les aborde: les Français les ont nommés les îles aux Oiseaux.” (Relation de la Nouvelle France. Le jésuite Paul Le Jeune.)

(2) L'Île-aux-Coudres et l'Île-aux-Oies méritent d'être nommées en passant. La première est souvent remplie d'élans qui s'y rencontrent. La seconde est peuplée en son temps d'une multitude d'Oies, de Canards, d'Outardes, dont l'île, qui est plate et chargée d'herbe comme une prairie, en paraît toute couverte. Les lieux circonvoisins retentissent incessamment des cris de ces oiseaux, excepté durant les tremblements de terre qui se sont fait sentir cette année (1663): car ces oiseaux, pour lors, à ce que m'ont assuré quelques chasseurs, gardaient un merveilleux silence.”—(Idem.) Le Père Hiérosme Lalemant, à Kebec, ce 4 septembre 1663. Le vieux chroniqueur a tellement conservé la couleur locale, qu'il n'y a pas un chasseur qui, à la lecture de cet extrait, ne s'imaginât être à la mi-septembre sur la batture vaseuse de l'Île-aux-Oies, et entendre dans les airs le cri et l'aile sifflante du Canard et de l'Outarde. (Note de l'auteur.)

Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France. Page 35, Charlevoix. Voyage en Amérique.